Ecoles

<https://courier.unesco.org/fr/articles/au-danemark-lecole-au-milieu-des-arbres>

<https://shs.cairn.info/revue-rhizome-2020-4-page-10?lang=fr>

**Avec quels effets ? Positifs s’ils sont valorisés**…

Que savons-nous des effets de l’éducation en plein air, de ses vertus et de ses éventuels inconvénients ? Les recherches qui s’en sont inquiétées ont plutôt cherché à promouvoir cette pratique, ce qui les a incitées à énumérer les atouts logiquement corrélés à ses priorités : **la santé des enfants (système immunitaire, résistances aux germes et aux allergies, masse corporelle, système cardio-vasculaire) en est plutôt améliorée ; leur motricité et leur agilité s’accroissent ; leur autonomie et leur sentiment de bien-être grandissent, leur intérêt et leur compréhension de la nature aussi ; leurs compétences sociales se développent** (communication verbale, entraide, résolution des conflits) ; ils font preuve d’une **meilleure concentration**, **de plus de créativité, d’imagination, de finesse dans leurs perceptions ; leur personnalité est plus confiante, consciente et équilibrée émotionnellement. Mais** les comparaisons qui fondent ces constats sont en général internes aux pratiques : en observant les enfants avant et après une séquence d’expériences plus ou moins longue, on constate leurs progrès avec satisfaction. Cela ne dit pas ce qui se passerait dans un autre contexte, avec une pédagogie différente, par exemple plus académique et ancrée dans un répertoire de savoirs et d’activités programmés. Mais comment comparer la capacité de construire un nichoir avec celle d’étudier la nidification dans un manuel d’ornithologie ? Les méthodes d’enseignement ne sont jamais uniquement des méthodes : elles se distinguent en valorisant d’abord des buts différents. Si **les examens** de fin d’année et les enquêtes internationales imposaient des épreuves de menuiserie et de paysagisme, les travaux manuels et le bricolage en forêt seraient sans doute des gages de succès : y compris en faisant appel à ce qu’il faut de mathématiques pour systématiser le travail pratique. Mais si la géométrie s’enseigne et s’évalue scolairement de manière décontextualisée, sans référence aux activités susceptibles de la mobiliser, le temps passé à chercher et scier des branches ne fait que parasiter celui de spéculer en faisant comme si ces branches existaient. **On gagne en abstraction** ce qu’on perd en incarnation, **au risque de former des érudits qui prendront la nature pour une chose à domestiquer (ou à ignorer) plutôt que pour une matrice à chérir et à préserver. C’est donc idéologiquement que les choix s’opèrent d’abord, et en réalité. Les effets sont toujours néfastes s’ils déplaisent, et positifs s’ils sont valorisés…**

**Dans quel but ?**

**Moins de sécurité, donc plus d’autonomie Le « retour en forêt » est évidemment paradoxal.** Victor, l’enfant sauvage de l’Aveyron recueilli par Jean Itard (et mis en scène par François Truffaut) grandit par exemple librement dans les bois, mais sans rien appendre de l’écriture, du calcul, du langage et même du bipédisme que lui aurait apportés un biotope humainement aménagé. Il a fallu qu’Homo habilis s’émancipe de la nature (au risque de la mettre en danger) pour que nous éprouvions le besoin de la retrouver. C’est de même l’invention de l’école qui a ensuite justifié les appels à son désenclavement. Subir un orage peut ainsi apprendre à maîtriser sa peur et à se protéger des éléments dont la science nous a séparés, que nous le voulions ou non. Allumer un feu, à connaître et apprivoiser les principes de la combustion que nos ancêtres étaient jadis forcés de maîtriser. Grimper aux arbres, à prendre des risques mesurés, à la manière d’une trappeuse ou d’un globe-trotter livré à lui-même quand une écharde perce et infecte sa main, ou qu’une cheville foulée sanctionne son manque d’agilité. À quoi bon étudier l’anatomie, la physique ou la météorologie en vase clos si elles ne servent à rien dans l’existence ? Et comment former l’autonomie, la confiance et la curiosité des enfants si notre obsession de la sécurité les empêche de vivre pleinement ? Apprendre dans les bois, sans (trop de) protection, en cuisinant soi-même (quitte à se brûler), en construisant ses propres abris (quitte à se couper), en observant la vie des plantes et des animaux (quitte à se faire piquer), voire en étudiant ce qu’il faut de vocabulaire, d’écriture, de géométrie et de calcul pour réaliser des projets humainement intelligents (et ne pas confondre la piqure du taon et celle du frelon…) : tel est le fondement des pédagogies naturalistes. Leur but est singulier, puisqu’il consiste d’abord à redonner à la jeunesse le droit au tâtonnement, au danger relatif, au traumatisme bien tempéré (« Aie, j’ai mal ! Oups, ça mouille ! Mince, tout tombe ! Ouh, j’ai peur !... ») sans lesquels les novices peuvent certes apprendre, mais uniquement en croyant les experts sur parole, donc en les rendant entièrement responsables de leurs éventuels désagréments. En somme, revenir à la vie sauvage serait le meilleur moyen de donner son sens à la civilisation.

C’est pourquoi les didactiques modernes préconisent à leur tour les échanges linguistiques (langues vivantes), les arpentages dans le préau (mathématiques), l’observation des fourmilières et des étangs (écologie), les camps de ski ou de trekking (éducation physique) ou les voyages d’étude plus ou moins fléchés (histoire et géographie). Confronter ce que l’on sait (ou ce que l’on croit savoir) à la facticité du réel serait finalement la meilleure façon de combiner les deux fonctions fondamentales de l’instruction : apprendre pour s’intégrer dans le monde tel qu’il est ; interroger ce monde pour se demander si le transformer ne vaudrait pas mieux que de s’y adapter. Si nous retournons dans les bois comme dans un cocon, nous pouvons rêver de redevenir les chasseurs-cueilleurs d’un Jardin d’Éden idéalisé. Mais si nous croyons que notre avenir est devant plutôt que derrière nos expériences passées, alors il nous reste à nouer avec la nature une relation où ni elle ni nous ne serions tenus de nous atrophier.